

ROYAL BAKING POWDER
Absolument pure
 Poudre faite avec la crème de tartre de réserve pure.

AFFAIRE DREYFUS.

La situation avant le verdict.

Chicago, 9 septembre.—Un cablegramme de Rennes à la « Tribune » de Chicago, daté de 7 h. 30 du matin, dit :

Le verdict dans l'affaire Dreyfus sera rendu aujourd'hui. Au moment où nous écrivons, des troupes arrivent en ville, prêtes à réprimer tout trouble qui pourrait éclater, quand la décision de la cour martiale sera annoncée.

Dreyfus vient d'entrer dans la salle, portant sur ses traits les traces des violentes émotions qu'il a éprouvées durant les dernières vingt-quatre heures.

La croyance générale est encore, ce matin, qu'il y aura un verdict de culpabilité. Les socialistes, surtout, sont furieux. L'excitation produite par leur présence ne fait que grandir à tout moment.

Mme Dreyfus attend le prononcé du verdict avec une profonde émotion.

L'entrée du Lycée, les journalistes sont obligés de se soumettre aux recherches comme les autres. Chacun d'eux est fouillé de pieds à la tête; ils sont obligés de donner leurs noms et leur adresse aux officiers de gendarmerie.

Dans la seconde partie de son plaidoyer maître Demange entre dans l'examen du bordereau qu'il parcourt entièrement. Sa voix est vibrante d'émotion.

Il est clair, dit-il, que le bordereau est l'œuvre d'Esterhazy. Esterhazy avait des dettes. Sa position embarrassée le forçait à faire de l'argent, n'importe comment. L'écriture du bordereau, quand on l'examine attentivement, ressemble plus à celle d'Esterhazy qu'à celle de Dreyfus. Le défendeur ajoute que, à plusieurs reprises, Esterhazy a déclaré que c'était son œuvre.

Il est possible que le verdict soit rendu avant midi si Me Labori renonce à son droit de prendre la parole.

De tous les côtés les officiers que l'on aperçoit, paraissent en belle humeur. La ville est littéralement entourée d'un cordon de troupes.

Quelques personnes trouvent ouï y a comparativement un petit nombre de gendarmes dans la salle et ce qui fait indique un verdict d'acquiescement.

D'un autre côté, on dit que pendant la délibération des juges, la salle sera évacuée et qu'à la rentrée la salle sera encombrée de troupes. Quant à Dreyfus, son attitude est admirable.



CAPT. ALFRED DREYFUS.

PROCES DREYFUS.

Fin de la plaidoirie

M^{re} DEMANGE.

Réplique du commissaire du gouvernement.

CONDAMNATION DE L'ACCUSÉ

A DIX ANS DE DETENTION.

Rennes, 9 septembre.—La séance de la cour martiale s'est ouverte à 7 h. 30. Des précautions extraordinaires ont été prises pour prévenir toute émeute: des détachements de la police et de l'armée ont été postés à l'intérieur et à l'extérieur du Lycée. Toute personne entrant dans l'édifice, est obligée de se laisser fouiller pour enlever les armes cachées.

Un triple détachement d'infanterie et d'artillerie stationne dans la cour de l'édifice qui est encombrée de fusils et d'armes. La baïonnette au bout du fusil.

Seule, Mme Labori et quatre autres dames sont présentes, elles sont assises sur les sièges de la Presse. Il n'a été admis dans l'enceinte réservée au public qu'une cinquantaine de personnes. Aucune dame n'est admise dans la salle que celles que nous avons déjà mentionnées, même la Dame Blanche a été exclue.



Le Colonel JOUAUST.

La cour est entourée d'un cordon de gendarmes, et parmi les spectateurs et les représentants de la Presse, on remarque une foule d'officiers.

Dreyfus paraît mal à son aise quand il entre; il est évidemment sous le coup de vives émotions.

Rennes, 9 septembre.—Me Demange termine ses discours à 11 heures 35 du matin.

La cour s'ajourne à 3 heures de l'après-midi pour entendre le major Carrière qui doit prononcer une courte réponse. La cour délièrera alors sur le verdict.

Des applaudissements se font entendre quand maître Demange finit sa plaidoirie.

Quant à Dreyfus, il reste impassible; mais quand il quitte la salle, il s'écrie: «Je ne suis pas coupable.»

Ceux qui viennent d'entendre le prisonnier, lui crient: «Courage! Courage!»

Rennes, 9 septembre.—Ce qui se passe dans les rues de Rennes indique clairement que le procès est arrivé à sa crise finale.

Ce ne sont plus seulement quelques gendarmes qui sont parés dans le voisinage de la prison et du Lycée pour en garder les abords, toute la ville est hérissée de soldats qui forment une double haie.

Deux compagnies d'infanterie stationnent sur les marches de l'église contiguë au Lycée. Les armes sont en faisceaux devant les deux compagnies.

Dans la cour de la prison, on peut apercevoir de la cavalerie prête à marcher.

Quiconque entre dans la cour est l'objet des plus minutieuses recherches. Même les dames qui assistent à la séance sont dépouillées de leurs ombrelles, de leurs éventails, avant de pouvoir passer.

La foule qui cherche à assister au passage de Dreyfus, de la prison au Lycée, est plus dense qu'à l'ordinaire; mais elle n'a à souffrir ni d'embarras. En dehors de la force armée, la ville est aussi tranquille qu'à l'ordinaire.

Cette journée où doit se décider le sort de Dreyfus est sombre, morne et jette un jour triste sur toutes les procédures.

L'auditoire, lui-même est grave. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les phisionomies des juges, pour comprendre que l'on assiste à quelque événement solennel.

Mme Labori est au nombre des personnes présentes et sur les sièges de la Presse, on compte environ 50 reporters.

L'auditoire écoute le plaidoyer de Me Demange avec la plus profonde attention, et les juges suivent avec soin toute son argumentation.

Le baron Russell de Killowen, Lord Chief Justice d'Angleterre, est encore présent à la séance.

Parmi les témoins principaux, on remarque M. Trarieux, sénateur et ancien ministre de la justice. Il est assis sur le premier banc des témoins.

Sur le second rang, en face des

Rennes, 9 septembre.—Ce qui se passe dans les rues de Rennes indique clairement que le procès est arrivé à sa crise finale.

Ce ne sont plus seulement quelques gendarmes qui sont parés dans le voisinage de la prison et du Lycée pour en garder les abords, toute la ville est hérissée de soldats qui forment une double haie.

Deux compagnies d'infanterie stationnent sur les marches de l'église contiguë au Lycée. Les armes sont en faisceaux devant les deux compagnies.

Dans la cour de la prison, on peut apercevoir de la cavalerie prête à marcher.

Quiconque entre dans la cour est l'objet des plus minutieuses recherches. Même les dames qui assistent à la séance sont dépouillées de leurs ombrelles, de leurs éventails, avant de pouvoir passer.

La foule qui cherche à assister au passage de Dreyfus, de la prison au Lycée, est plus dense qu'à l'ordinaire; mais elle n'a à souffrir ni d'embarras. En dehors de la force armée, la ville est aussi tranquille qu'à l'ordinaire.

Cette journée où doit se décider le sort de Dreyfus est sombre, morne et jette un jour triste sur toutes les procédures.

L'auditoire, lui-même est grave. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les phisionomies des juges, pour comprendre que l'on assiste à quelque événement solennel.

Mme Labori est au nombre des personnes présentes et sur les sièges de la Presse, on compte environ 50 reporters.

L'auditoire écoute le plaidoyer de Me Demange avec la plus profonde attention, et les juges suivent avec soin toute son argumentation.

Le baron Russell de Killowen, Lord Chief Justice d'Angleterre, est encore présent à la séance.

Parmi les témoins principaux, on remarque M. Trarieux, sénateur et ancien ministre de la justice. Il est assis sur le premier banc des témoins.

Sur le second rang, en face des

Rennes, 9 septembre.—Ce qui se passe dans les rues de Rennes indique clairement que le procès est arrivé à sa crise finale.

Ce ne sont plus seulement quelques gendarmes qui sont parés dans le voisinage de la prison et du Lycée pour en garder les abords, toute la ville est hérissée de soldats qui forment une double haie.

Deux compagnies d'infanterie stationnent sur les marches de l'église contiguë au Lycée. Les armes sont en faisceaux devant les deux compagnies.

Dans la cour de la prison, on peut apercevoir de la cavalerie prête à marcher.

Quiconque entre dans la cour est l'objet des plus minutieuses recherches. Même les dames qui assistent à la séance sont dépouillées de leurs ombrelles, de leurs éventails, avant de pouvoir passer.

La foule qui cherche à assister au passage de Dreyfus, de la prison au Lycée, est plus dense qu'à l'ordinaire; mais elle n'a à souffrir ni d'embarras. En dehors de la force armée, la ville est aussi tranquille qu'à l'ordinaire.

Cette journée où doit se décider le sort de Dreyfus est sombre, morne et jette un jour triste sur toutes les procédures.

L'auditoire, lui-même est grave. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les phisionomies des juges, pour comprendre que l'on assiste à quelque événement solennel.

Mme Labori est au nombre des personnes présentes et sur les sièges de la Presse, on compte environ 50 reporters.

L'auditoire écoute le plaidoyer de Me Demange avec la plus profonde attention, et les juges suivent avec soin toute son argumentation.

Le baron Russell de Killowen, Lord Chief Justice d'Angleterre, est encore présent à la séance.

Parmi les témoins principaux, on remarque M. Trarieux, sénateur et ancien ministre de la justice. Il est assis sur le premier banc des témoins.

Sur le second rang, en face des

Suite 3e page.

MAISONS D'EDUCATION.

SOULE COLLEGE
 603 ST. LAFAVETTE SQUARE
 ECOLE DE JOUR ET DE NUIT.

COLLEGE SOULE
 Et une Ecole pratique pour les jeunes gens et les jeunes filles ambitieux et industriels, qui désirent acquérir une éducation suffisante pour se lancer dans les affaires, la vie et des affaires. Cette école a des facilités sans égales, et un cours d'anglais supérieur.
 Attributions pratiques: Ecriture commerciale, Orthographe d'affaires, Lettres d'affaires, Grammaire et Correspondance. Formes de correspondance pour comptes et pour affaires en général. Tenue de livres, Sténographie et « Typewriting » sont enseignés personnellement et pleinement.
 Jeunes garçons accrédités dans leurs études, ainsi que ceux qui ne parlent que très peu l'anglais, reçoivent une attention spéciale et individuelle, s'écrivant de cette façon tout en travaillant. Les écoliers peuvent émettre pour une ou toutes les classes, à la fois, les lettres et l'importance quel moment. **GEO. SOULE & FILS.**
 Trept.—1m.—Dim Mar

“COLUMBIAN INSTITUTE”
 119 Avenue Nord Esplanade.
 Pensionnat et externat pour jeunes filles. Département séparé pour les petits garçons. Les classes recommencent le lundi 8 septembre 1899. Pour renseignements s'adresser à la directrice, Mile H. Fitzgerald, 29 août.—1m.—ler oct.

INSTITUT E. G. DUREL,
 POUR GARÇONS,
 No 331 rue St Louis.
 Anglais, Français, Mathématiques. Tenue de livres. Admis au High School, 1898. William Batley, 1899. Emmett Bailey, 27 août.—27.—sept 1 13 10 17 24.—oct 1

Ecole Gratuite de Garçons de la Société du 14 Juillet.
 1226 RUE ST-PIERRE.
 L'Ecole sera ouverte le VENDREDI, 15 septembre, à 8 heures du matin. Le nombre des élèves est limité à 150. Pour tous renseignements s'adresser à l'Ecole, tous les jours, de 2 à 3 heures d'après midi.
 Le Président de la société, **A. BRETON.**
 Le Comité de l'Ecole, **A. FORTIER,**
G. V. SONNAT,
P. COUGOT.
 3 sept.—3 5 10 12 13 15

COLLEGE JEFFERSON,
 PAROISSE ST-JACQUES, LNE.,
 SOUS LA DIRECTION DES **PETITS MARISTES.**
 A College Point, sur le Mississippi, à 50 miles de la Nouvelle-Orléans, par lequel il est en communication directe avec les chemins de fer de la Mississippi Valley et du Texas Pacific.
 Conditions modestes. La session commence le Mardi 12 octobre. Adresse au Très Rév. T. M. THOUVENIN, S. M., Président, Convent P. O. parois St-Jacques, Lne. 3 août.—1m.—Mar Jeu Dim

Le Pensionnat de l'Enfant Jésus
 POUR **PETITS GARÇONS**
 Ouvrira le 4 septembre 1899. S'adresser pour catalogue à **M^{re} SUPÉRIEURE.**
 Cais des rues Calbo et Howard, Nouvelle-Orléans, Lne. 3 août.—2m.—Dim Mar Jeu

JULES ANDRIEU,
 Successeur de **ROCHEREAU & ANDRIE**
AGENT D'AFFAIRES,
 512 rue Gravier.

La seule maison française à la Nouvelle-Orléans.

E. J. LOUAPRE.
VENTE EN GROS
 D'Articles en Bois Galvanisés, Verre et Ferblanc.
 Papier, Cordages, Ficelle et Broses.
 Sacs en papier, Balais, Sorbiers.
 SEUL AGENT DES
Balances Howe et de la Net
Emmetine P. D. Q.
233 RUE DECATUR,
 Nouvelle-Orléans, Lne.
 P. O. Boite 1367. Téléphone n° 1331
 Gauch.—3m.—Mar Dim

HOTEL LABAT,
Rendez-vous des Familles
 aux Sources d'Abita.
 Cuisine française. Les meilleures sources de sources minérales. Le seul endroit pour passer les mois d'été. A TROIS ILETS du détroit. A deux heures de la Nouvelle-Orléans. Arrangements spéciaux pour les excursionnistes. Prenez le chemin de fer N. O. & N. E. POUR LES CONDITIONS s'adresser à **M^{rs} MUTTI & DOURS.** Sources d'Abita, Lne. 28 avril.—6m.—Dim Mar

WOOD, SCHNEIDAU & CIE.,
 315 Rue Carondelet,
CHARBON En Gros et au Detail.
 Par Chemins de Fer et par Bataaux.
 Téléphone: Bureau 376, Dépôt, 902.
 Dépot au pied de la rue Racc.
 Nous fournissons aux Familles et au Commerce.
 1er sept.—6m.—Dim Mar Jeu

AVIS.
 Excursions du dimanche à bon marché du New Orleans, Fort Jackson & Grand Isle R. R. Les trains partent d'Alger à 8 A. M. et arrivent à 7:30 P. M. Billets aller et retour, 50c. 75c et \$1.00. Les trains d'excursion ont repris leur service depuis le 21 novembre.
J. S. LANDRY,
 Agent général pour le Fort & Grand Island et les Passagers.
 1er sept.—6m.—Dim Mar Jeu

THE TEXAS AND PACIFIC RAILWAY.
 4 DEBOUCHÉS IMPORTANTS
 Aucun embarras pour répondre aux questions.
 Avec Chargement Nord du de Chars au Texas
 Pour le service supérieur des passagers demandez A. S. GRAHAM Agent des Passagers et des Billets, Hotel St-Charles. 1er mars.

STAUFFER, ESHLEMAN & CO.
BUCKS
STAUFFER, ESHLEMAN & CO.,
511 et 513 rue du Canal, NOUVELLE-ORLEANS.
AGENTS DES

“BUCKS” STOVES ET RANGES,
“OUR LEADER” STOVES ET RANGES.
 Stoves Délivrés, Installés et Réparés.
 1er jan.—

C. LAZARD & CO., L'ld.
 LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE **VETEMENTS CONFECTIONNÉS,**
 d'Articles de toilette et de Chapeaux
 Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
 Coin des rues Canal et North Peters.
 1 nov.—Dim Mar Jeu Sam 7

D. MERCIER'S SONS
 Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
 Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
 Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche
 Coin des rues Dauphine et Iberville, à deux lieues de la rue du Canal, rue Du Tiroir.
 nov.—92—1 an.—mer, jeu, dim

COMPAGNIE D'ASSURANCES
LIVERPOOL & LONDON & GLOBE.
 Plus de \$70,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
 Pertes payées pour l'inondation de Chicago \$2,989,000
 Pertes payées pour l'inondation de Boston \$1,427,900
 Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS—
GUSTAV R. WESTFELDT, L. C. FALLON, LUIGI E. MOORE, C. M. SCRIA.
CLARENCE OW, secrétaire-Résident. **J. G. PEPPER,** Assistant-Secrétaire.
 2eav—1an

SUCCURSALE DE LA
CUMPAGNE D'ASSURANCES DU SUN MUTUAL
 DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
 Nouveau No 322, vieux No 68 rue Royale.
 Capital payé \$500,000
 Actif, 1er Janvier 1898 1,227,38
 Surplus 384,700 00
WALLACE JOHNSON, Général. CHAR. D. FOURCHÉ, OCTAVE LARABER.
 10 00 Jan

Montres, Pendules, Bijouterie, Argenterie, etc.
 Médailles Méritées et Chapelets en or et en argent.
 Livres de Prières en français et en anglais.
 DES DERNIERS DESSINS ET GENRES ET A DES PRIX TRÈS RAISONNABLES CHEZ
FRANTZ BROS & CO.,
 129 RUE BOURBON — — — NOUVELLE-ORLEANS.
 EXPERTS EN HORLOGERIE.
 Toutes sortes de Bijoux fabriqués et réparés.
 Orfèvres et Graveurs de premier ordre.
 1 mars.

LE MONDE MODERNE.
 demandez un spécimen complet et gratuit
 (en découplant cette annonce)
 pour pouvoir apprécier cette revue-magazine unique en France
 5, rue Saint-Benoit, Paris

Feuilleton

DETRESSE MATERNELLE.
 PAR HENRI GERMAIN.
 PREMIÈRE PARTIE.

—Oh! toi aussi, grand-papa. A son tour, le grand-père reçut un bon baiser, qu'il rendit goulument.
 —Pristi que t'as la peau fine! on dirait de la pêche, fit-il, ému et flatté.
 —A t'heure que te v'là bien, nous allons te laisser un peu avec Mme la comtesse, reprit Dellebois.
 Faut que nous allons débarrasser tout ça un plus vite, et puis nous rendre compte pour prévenir l'assureur.
 Allons! venez-vous, le père! Il partit, entraînant le vieillard aussi préoccupé que lui, d'ailleurs, des intérêts de la femme, maintenant qu'il savait sa petite-fille hors de danger.
 Et Madeleine s'assit près de la comtesse, sur un banc rustique, tandis que Marcel demeurait debout devant elle, avec, dans le regard, une sorte d'admiration provocante qui la gênait horriblement.
 Il y avait à peine quelques minutes qu'ils étaient ainsi, lorsqu'un inconnu se présenta subitement, sans qu'on l'eût entendu venir.
 Il était grand, âgé de vingt-cinq ans environ; sa démarche simple faisait ressortir la structure à la fois élégante et robuste de ses membres.
 Il portait haut la tête, avec dans le regard de ses yeux gris, une expression de franchise

et d'assurance qui prévenait tout d'abord en sa faveur.
 Vêtu, non pas en paysan, mais comme les bourgeois de Château-Thierry, il avait toutes les apparences de celui qu'on nomme à la campagne “un monsieur”, quelquefois dédaigneusement, d'accord avec cet axiome:
 —L'habit ne fait pas le moine.
 Mais ses vêtements étaient maculés de taches noires et humides, ses cheveux étaient roussis d'un côté; et son visage, trempé de sueur, semblait enduit de fumée.
 A son aspect, les deux femmes se levèrent spontanément. Elles venaient, par une secrète intuition, de deviner en lui le sauveur de Madeleine.
 —Excusez-moi, mesdames, de venir troubler votre repos, mais je tenais à être rassuré sur l'état de Mlle Dellebois qu'on m'avait affirmé n'être pas satisfaisant.
 —Mademoiselle va très bien, comme vous le voyez, répliqua durement Marcel, instinctivement mal disposé pour l'inconnu sur lequel il dardait un regard dédaigneux et froid.
 —Je vous remercie, monsieur, répliqua ce dernier d'un accent hautain, ou toisant à son tour le jeune homme d'un regard droit et assuré; mais c'est à mademoiselle surtout que je m'adressais.
 —Et c'est nous qui vous remercions, monsieur, fit la comtesse de Presles, en se levant et

en tendant sa main au jeune homme.
 Nous tenons à vous assurer de toute notre gratitude pour l'acte de courageux dévouement que vous avez accompli si simplement.
 —Veuillez accepter aussi, monsieur, toute l'assurance de ma reconnaissance profonde, dit à son tour Madeleine, d'une voix émue et très douce; et croyez bien que je n'oublierai jamais que je vous dois d'avoir échappé à une horrible mort.
 Puis, comme la comtesse lui en avait donné l'exemple, elle tendit bravement ses deux mains à l'inconnu qui les prit, et pâlit un peu à leur pression lente.
 A ce moment, Mme de Presles, alors sous le coup d'une impression étrange, fixa son regard triste et profond sur l'étranger qu'il lui semblait avoir déjà vu quelque part, et qu'elle cherchait à reconnaître.
 Il y eut un instant de silence embarrassant.
 Et, subitement, comme si la comtesse eût éprouvé le besoin de voir plus longtemps l'inconnu, peut être avec le secret espoir de le faire parler, de savoir quelque chose de lui, elle dit:
 —Vous devez être fatigué, monsieur. Voulez-vous entrer un instant au château? Je serais très heureuse de vous y offrir un reconfortant.
 —Je vous remercie, madame, de l'honneur que vous voulez

me faire, mais je suis attendu à la ville, j'y retourne sans tarder.
 Et comme il se décollait pour prendre congé, Madeleine intervint à son tour.
 —Je vous en prie, monsieur, ne me refusez pas; et en tous cas, dites-nous au moins votre nom, pour que je puisse aller prochainement avec mon père vous remercier comme je le dois.
 L'inconnu hésita, parut réfléchir une minute, puis d'une voix un peu émue, comme embarrassé:
 —Mademoiselle, mon nom ne vous dirait rien, je suis fort peu connu à Château-Thierry que, d'ailleurs, je n'habite pas précisément, où par conséquent vous me trouveriez avec beaucoup de difficultés.
 Je me retire suffisamment récompensé par la satisfaction du devoir heureusement accompli.
 Puis rapidement, avant que la comtesse qui l'écoutait parler et le regardait avidement, en proie à un étrange tumulte de pensées, eût pu songer à le retenir, il s'éloigna d'un pas pressé.
 —A revoir, monsieur! cria Marcel d'un accent ironique, sans que l'inconnu daignât se retourner.
 Quant à la comtesse, tout en reconduisant Madeleine vers la ferme, elle songeait profondément.
 Une sorte de travaillement intérieur, venu de l'âme sans

doute, peut-être une divination mystérieuse, agita tout son être dont les pensées remontaient lointaines, et comme tirées de ses entrailles mêmes, pour se concentrer toutes sur le courageux inconnu qu'elle n'avait vu qu'un instant.
 Et tout à coup une leur soudaine se fit en son esprit, l'illumina d'une splendeur et d'une profondeur de rêve, tandis que des larmes de sang semblaient tomber en son cœur, brûlantes de douleur et d'espoir.
 Oui, c'était cela, cet étranger ressemblait d'une façon frappante à son mari, au regretté Jacques de Presles.
 Et la pensée d'un fils grand, semblable à cet homme, lui revint en même temps.
 Son fils!... Ah! si Dieu avait voulu cela!...

Les circonstances qui avaient entouré le sauvetage de la jeune fille la lui avaient révélée sous un aspect nouveau qui la rendait plus désirable encore.
 Et sa passion s'exaspérait de son impuissance à la traduire, et surtout à la faire partager.
 Il était temps pour son repos que qu'il avait, qu'il sût à quoi s'en tenir, ou mieux qu'il convainquit Madeleine, dont la possession lui était devenue comme un besoin, en même temps qu'une hantise.
 Oui, il parlerait à la première occasion, il oserait faire l'aveu de son amour.
 Il suivait ainsi, pensif et livré aux tumultueux desirs de son âme violente, lorsque, le cours banal des incidents vint le distraire un instant de ses préoccupations passionnelles.
 La comtesse et la fille du fermier s'étaient arrêtées au milieu de la cour, et souriantes, considérant les travailleurs, elles formaient ainsi, sous l'ardent soleil dont les rayons irradièrent leur beauté, un groupe délicat et charmant qui subjuguait les braves gens.
 La beauté rebassée de grâce exerce toujours son attrait et son empire sur les hommes, même les plus simples.
 —V'là t'y tout de même deux belles créatures, pas vrai, vous autres? cria naïvement un des pompiers les plus jeunes.
 —Ah! pour ça oui, y en a pas beaucoup de pareilles dans les